

Petits moments tendres malgré Simon

Geneviève Gravel-Renaud

Numéro 122, automne 2009

Masturbatorium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1596ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel-Renaud, G. (2009). Petits moments tendres malgré Simon. *Moebius*, (122), 81–86.

GENEVIÈVE GRAVEL-RENAUD

Petits moments tendres malgré Simon

J'ai longtemps collectionné les souvenirs détachables, quelques mains sur mes cuisses, des odeurs d'assouplisseur, les caresses douces et tremblantes des premières fois, les expressions, beaucoup plus que les traits. Mais il reste certains moments qui orientent parfois les rencontres, et des blessures si jolies qu'elles brillent encore aujourd'hui au fond des vieilles boîtes de carton.

*

Je ne voyais presque jamais Simon. Il était pour moi le frère étrange et attirant de mon meilleur ami, le garçon brun qui m'ouvrait parfois la porte sans jamais ouvrir la bouche, avec accrochée aux lèvres une moue nonchalante et un peu blasée. Je savais qu'il me reprochait toutes sortes de choses, trop de choses, mais il avait une jolie peau bronzée, et j'avais remarqué qu'il frissonnait facilement. En présence des autres, nous nous chicanions constamment. Il avait cette expression de dédain accrochée au fond des yeux qui me donnait envie de le forcer à lever les yeux vers moi, et me poussait à provoquer des discussions qui seraient, et c'est ce que je souhaitais, aussi inutiles que blessantes. Parfois il est difficile d'avouer qu'une personne si différente de vous vous plaît autant.

*

Nous avons décidé de partir pour la journée et de nous rendre au village en canot, Marc, Simon, Vivianne et moi. Nous fuyons l'atmosphère surchargée du chalet,

les recommandations de crème solaire et les t-shirts obligatoires. Marc a pris des kiwis et un filet pour repêcher les balles de golf au fond de la rivière. Nous divisons les tâches. À l'allée, Simon et Vivianne pagaieront, au retour, Marc et moi. Simon se prend pour un coureur des bois à l'arrière du canot. Il me ressemble beaucoup, en plus foncé. Lorsque j'ai envie d'un kiwi, Simon mange la pelure pour moi, parce que nous avons oublié d'amener un couteau. Au village, nous nous arrêtons à la boulangerie, et tandis que nous revenons, il pagaie à ma place, parce que je réussis à peine à contrer le courant. Pendant ce temps, je mange tranquillement des brioches au fond du canot, et je rince mes doigts dans l'eau, qui goûte bon la terre et le gazon.

*

Nous sommes au collège, Simon, les autres et moi. Les cours sont terminés depuis un bon moment, mais personne n'a envie de rentrer chez lui. Je dois prendre des photos pour un cours, il fait gris, rien ne m'inspire. Je propose vaguement d'aller rejoindre Marc au cégep. Simon, à ma grande surprise, trouve l'idée excellente et décide de m'accompagner. Il fait gris aussi, là-bas. Marc ne peut absolument pas nous parler parce que son atelier de mécanique prénommé Julie requiert toute son attention. Je décide d'aller faire quelques photos dans le stationnement. Simon rechigne. Il ne faudrait pas pousser la gentillesse trop loin. Je réussis à le traîner dehors. Puisqu'il n'y a personne, il accepte de poser pour moi. Finalement, nous nous amusons beaucoup. Comme je ne maîtrise pas très bien la technique du sujet en mouvement, il doit faire semblant de marcher. Je n'arrive pas à focaliser, il s'enfarge, nous rions. Je lui propose, je ne sais trop, d'aller nous acheter une collation au dépanneur, peu importe. Mais c'est trop pour Simon, déjà il regrette, et nous nous quittons, lui les yeux fixés au sol, moi, un soupir ravalé au fond de la trachée, l'impression de sentir mon corps se refermer autour de mon visage. La photo est magnifique.

*

Quand nous parlons de musique, nos rapports se simplifient. Travailler des mois, seul avec son instrument, chaque musicien perfectionnant l'infime partie de la synergie finale qui lui échoit, compter les mesures de silence, être réglés au huitième de croche près, et finalement monter sur scène, donner le meilleur de soi-même, et sentir que le meilleur de tous fuse de partout, la dignité des trompettes, la vaillance des cors français, la tristesse des clarinettes, le réconfort des trombones, le charme un peu appuyé des saxophones, l'excitation des flûtes traversières, la légère insolence des percussions, avoir envie de crier tellement on est bien, le bonheur qui monte avec la respiration profonde, les doigts qui exécutent enfin seuls le passage difficile et libèrent la tête pour lui permettre d'entendre, finalement, la symbiose, l'harmonie; cela, nous le comprenons sans avoir à renoncer à quoi que ce soit. J'assiste à un de ses concerts. Ses parents sont dans la salle. Je suis assise un peu en retrait; sa mère ne m'aime pas beaucoup. Il joue du drum, un air de jazz assez connu, et son regard erre d'un bout à l'autre de la salle. Je le fixe. Je sais qu'il me voit. Parfois, ses yeux s'agrippent aux miens et c'est à savoir qui les détournera le premier. Imperturbable, il joue, et moi je joue mes tripes dans ce regard que je lui offre. À la pause, c'est à peine s'il me parle. De toute façon, je n'ai aucune envie d'échanger les éternelles paroles blessantes qui constituent la marque et la couverture de notre duo devant les autres. Le concert recommence. J'ai peur de ne pas le retrouver, mais il est toujours là, le regard au poste, sans détour, sans compromis. Et alors que tout le monde tape du pied ou dodeline de la tête, je me redresse aussi, je serai à la hauteur, immobile, mes yeux de roche vissés sur ses yeux de terre humide, rien ne peut naître de cette union, mais peu m'importe. Comprends-tu? Comprends-tu le pouvoir de la musique en cet instant?

*

Nous avons bu toute la soirée, il est quatre heures du matin, voilà bientôt trois heures que nous discutons couchés dans son lit, et je sais qu'il a peur. Environ une heure après que nous nous sommes étendus, il a fermé la

porte de sa chambre sous prétexte que son frère faisait trop de bruit. Dormir avec lui est mon idée. Je m'étonne encore que personne n'ait relevé l'absolue non-nécessité de la situation, puisque j'aurais très bien pu m'installer au sous-sol, dans la chambre d'ami, où je dors habituellement. Je fais semblant d'être parfaitement à l'aise, mon pyjama est trop décolleté, je ris beaucoup. Je m'exclame, avec un peu trop de conviction pour cette heure avancée de la nuit, et alors que tout cela n'a aucun lien avec la conversation, qu'on n'est pas toujours obligé d'aimer quelqu'un pour avoir envie de baiser avec lui. Je dis ce mot, « baiser », que je n'emploie jamais. Simon est d'accord, mais ne trouve pas que ça me ressemble. Évidemment, personne ne pense jamais cela de moi. Nous ressemblons à deux baigneurs frileux incapables de se jeter à l'eau. Et soudain, alors que je lui tourne le dos avec affectation, il me lance : « On pourrait s'embrasser. » Le ton est tiède, la réponse l'est tout autant. Il s'agit pour moi de ne pas montrer que j'en avais envie depuis longtemps. Pour lui, de ne pas avouer que je lui plais peut-être un peu. Le jeu est dangereux. Nos caractères s'entrechoquent depuis si longtemps, nous avons de la difficulté à nous embrasser sans paroles, sans ironie. Il ne faut pas faire de bruit car Marc est à côté, et alors que Simon est nerveux comme avant l'amour, je crois que je m'amuse beaucoup. Ses mains s'agrippent à mon corps, je bascule sur lui et ne fais aucun effort pour ne pas l'écraser. Je sens ses hanches contre les miennes, il est si petit, nos ventres tellement creux qu'ils ne se touchent même pas. Il faut bouger lentement même si nous avons envie d'aller très vite, le plancher grince, nous entendons Marc se retourner dans son lit, parfois. Je m'assois sur lui, libère mes mains qui se promènent doucement sur son corps, puis remontent vers mon propre entrejambe. Incapables d'aller plus loin, nous nous masturbons, maladroitement, chacun pour soi. Je regarde mes jointures qui frappent contre les siennes et me font mal, même nos caresses sont douloureuses. Il jouit beaucoup plus rapidement que moi, sur mon ventre. Je m'allonge sur lui, et nous restons longtemps ainsi, à respirer en cadence, jusqu'à ce que je sente ses mains libérer lentement mes fesses. Après, nous ne parlons pas beaucoup, il faut trouver des kleenex et

bien viser la poubelle. Il dit que c'était bien, que j'étais bien, il n'arrive même pas à me dire simplement que je suis jolie, et s'il y parvient, il doit rajouter que je suis quand même bien trop pâle, bien trop blonde, bien trop rose. Il ne m'aime pas, point. Je ne l'aime pas non plus. Et même s'il m'aimait, il ne l'avouerait jamais, ce serait trop difficile, il devrait marcher sur trop de choses, et sur son orgueil en premier. Il a de si petits pieds, ses souliers me font. C'est ce que je me rappellerai longtemps, ses hanches si semblables aux miennes, saillantes, les os qui blessent.

*

Le lendemain matin, à mon réveil, Simon est déjà debout et habillé. Je rattache mon pyjama avant de descendre déjeuner. En passant devant le miroir du corridor, je remarque que je ressemble à la même chose qu'hier, je suis jolie même si je ne me suis pas démaquillée la veille. Dans la cuisine, Simon mange seul en regardant la télévision. Je lui demande s'il peut me descendre une boîte de céréales et je le précède dans le garde-manger. Nous sommes seuls, il fait noir, et nous savons tous les deux que c'est un test. Il s'approche lentement, je ne fais aucun geste pour allumer la lumière. Il entre dans le garde-manger, s'étire pour prendre la boîte, sa nuque est à quelques centimètres de ma bouche. Je ne l'embrasserai pas, lui non plus.

*

Évidemment, après un tel événement, Simon ne m'a presque plus reparlé. Les occasions de nous voir sont devenues plus rares, ou peut-être est-ce moi qui les aurais souhaitées plus rapprochées. Lui a continué sa vie comme si je n'y avais même pas fait un pli. De mon côté, le goût de sa bouche reste imprimé sur la mienne, et personne ne me fera jamais oublier ça. Pendant quelque temps, j'ai vu dans ses yeux, lorsqu'il pensait que je ne le regardais pas, un truc qui me faisait croire qu'il n'avait pas tout à fait oublié. Nous avons arrêté de nous lancer des pointes. Mais même si nous cédon tous les deux plus facilement, même

si nous nous reconnaissons un peu plus lorsque nous nous embrassons sur les joues au moment du départ, je me dis parfois qu'il sera toujours le *Simon seul* de la photo.